

**Mariette CANÉVET,**

## **des Pères de l'Église à l'accompagnement spirituel**

Mariette CANÉVET est patrologue et collabore à l'Institut des Sources Chrétiennes. Elle est professeur émérite à l'université Marc-Bloch de Strasbourg (faculté de théologie catholique) où elle a enseigné de nombreuses années la littérature chrétienne ancienne. Spécialiste de Philon d'Alexandrie et de Grégoire de Nysse, elle a également beaucoup travaillé la question du discernement spirituel dans la tradition chrétienne.

**Lumière & Vie: Vous avez commencé votre carrière en enseignant le grec à l'Université de Brest. Comment en êtes-vous venue à l'étude des Pères de l'Église ?**

**Mariette CANÉVET:** En réalité, lorsque j'enseignais le grec à l'Université de Brest, les travaux scientifiques que j'entreprenais, comme se doit de le faire tout universitaire, avaient déjà la Patristique pour objet. Je suis issue, en effet, d'une famille orientée tout entière vers les sciences (ingénieurs, mathématiciens, agronomes, physiciens, etc.), mais divers événements dramatiques de mon enfance (en particulier la mort d'un jeune frère) ne me laissaient pas l'esprit suffisamment libre pour goûter la beauté pure et abstraite des mathématiques, par exemple. Je me suis donc tournée avec passion vers le domaine qui pouvait intéresser mes propres questions, à savoir ce qu'on appelait alors les Humanités.

Attirée par la philosophie, mais sensible aussi aux exigences morales et à la quête de vérité humaine que représentaient les langues dites mortes, je me suis progressivement spécialisée au

cours de mes études supérieures et j'ai succombé à la beauté de la langue grecque, de ses tragédies, de sa poésie, et, bien sûr, de sa philosophie. Je n'étais pas chrétienne et il me semblait – il me semble encore maintenant – que Platon a atteint un des sommets de ce que peuvent atteindre de simples humains.

C'est en arrivant à Paris, où j'ai poursuivi et achevé mes études, que je suis devenue catholique. Il m'apparaissait clairement que, si je voulais rester chrétienne, il fallait que ma culture en ce domaine soit du même niveau que ma culture profane. Or le Père Daniélou se trouvait être l'aumônier de notre école ; c'est donc tout naturellement que je me suis orientée vers la Patristique. J'y trouvais le maître incomparable et l'expérience de ces premiers chrétiens qui, d'une certaine façon, avaient suivi le même itinéraire que moi.

Bien sûr, nous étions dans les années du Concile, mais, n'ayant pas de passé chrétien, je ne mesurais pas vraiment ce qu'il y avait de nouveau et encore moins le poids d'un passé scolastique. J'ai beaucoup lu en ces années-là et pas seulement des Pères ; j'ai beaucoup écouté aussi des chrétiens « de souche » et c'est très progressivement que j'ai découvert la nécessité du renouveau. À l'indignation naïve d'une débutante a succédé, alors, la compréhension de la transformation à opérer.

Les Pères m'ont puissamment aidée à apporter ma pierre dans ce travail. Non qu'ils apportent vraiment des solutions, puisque tant de siècles nous séparent, et même toute une culture avec sa mentalité. Mais la foi jaillit chez eux avec la simplicité des débuts ; ils posent les questions les plus fondamentales et les posent bien. Pas de faux problèmes, pas de surcharge intellectuelle. Ils sont une lumière sûre pour orienter nos pas, ce qui ne nous dispense pas de devoir marcher.

### **L & V : Revenons à Jean Daniélou : quelle a été son influence sur vos études ?**

**M. C. :** J'ai fait la connaissance du Père Daniélou à l'ENSJF<sup>1</sup> dont il était l'aumônier. Il donnait une conférence tout les vendredis soirs sur des thèmes bibliques, et célébrait la messe le mardi matin. À cela s'ajoutaient des enseignements de Patristique

1. L'École Normale Supérieure de Jeunes Filles fut créée en 1881 et ne fusionnera avec l'ENS de la rue d'Ulm qu'en 1985.

2. Il s'agit de *La Colombe et la Ténèbre*. Textes choisis des « Homélie sur le Cantique des Cantiques » réédité par le Cerf en 2009.

au cours desquels l'une d'entre nous faisait un exposé sur un Père ou telle œuvre d'un Père, suivi d'une intervention du Père Daniélou et d'un débat. D'année en année, le Père Daniélou m'a ainsi formée puis associée dans la publication d'extraits des *Homélie sur le Cantique des Cantiques* de Grégoire de Nysse dont j'assurais la traduction tandis qu'il écrivait l'introduction<sup>2</sup>.

La marque peut-être la plus profonde que Daniélou nous a léguée, c'est de ne jamais dissocier une rigueur intellectuelle et scientifique sans concession d'une attitude de foi, voire de prière, respectueuse de l'intention même des textes abordés : un texte patristique n'est pas seulement un objet à étudier, bien qu'il soit aussi cela, mais la voix d'un chrétien à écouter, fût-il éloigné de tant de siècles. Cette attitude structure ainsi toute une vie : l'unité infrangible de la rigueur intellectuelle et de la foi.

À travers des écrits comme *Le signe du Temple, Bible et Liturgie*, *Les Symboles chrétiens primitifs*, mais aussi tout au long de ses enseignements, le Père Daniélou nous révélait l'inépuisable richesse et le sens des symboles chrétiens et leur prégnance historique. Alors qu'à cette époque la mode était au dépouillement, à la nudité et à l'abstraction (on ôtait les statues de saints des églises), nous apprenions à respecter la richesse de l'histoire et des cultures. Sans négliger la nécessité d'un discernement : Daniélou ne croyait pas à un christianisme « désincarné ».

De lui, je tiens aussi le respect et l'amour des cultures « païennes » que le Christ est venu accomplir, mais non abolir. De même que les Pères de l'Église ont su donner vie et sens à une culture antique essoufflée, de même nous devons connaître et aimer les cultures de notre temps et savoir dégager ce qui en elles, était aspiration authentique de l'homme à trouver son vrai sens et sa vraie destinée. La culture du Père Daniélou était immense et enthousiaste, sa curiosité et son intérêt pour son temps communicatifs, si bien que je n'ai pas appris à développer pour les Pères de l'Église un intérêt passéiste, plein de respect et de dévotion figés, mais à écouter leur voix au sein d'un dialogue universel.

Ce discernement qu'il fallait exercer dans les courants intellectuels, les modes, les cultures, ou le foisonnement d'une Église en plein renouvellement, il fallait aussi l'exercer en soi, entre les divers

courants qui traversent chacun de nous, les bonnes pensées comme les pires. Le Père Daniélou était aussi un incomparable maître spirituel. Des divers aspects de son influence, je retiens essentiellement l'exigence de développer une personnalité unie, sans fracture entre l'intellectuel et le spirituel, ni rupture entre le païen et le chrétien, ce qui, pour la convertie que j'étais, était évidemment vital<sup>3</sup>.

3. Mariette CANÉVET a consacré deux ouvrages à ce maître : le premier en 1975, *Jean Daniélou 1905-1974* et le second en 2006, *Actualité de Jean Daniélou*, tous deux publiés au Cerf.

**L & V: Vous avez donc traduit plusieurs *Homélie*s sur le *Cantique des Cantiques* de Grégoire de Nysse. Avez-vous une prédilection particulière pour ce Père de l'Église ?**

**M. C.:** Le quatrième siècle est comme un âge d'or de la Patristique. Mais des trois Pères Cappadociens (avec Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze), Grégoire de Nysse est le plus effacé dans la tradition. C'est dans les années 1940 que Balthasar et Daniélou en ont assuré comme une redécouverte. Grégoire est particulièrement attirant par la cohérence de sa théologie, la profondeur de ses réflexions, mais aussi la beauté de son écriture. Cette unité avait tout pour me plaire. C'est un auteur aux idées très personnelles dont l'intelligence force l'admiration.

Je l'ai abordé effectivement en traduisant des extraits des *Homélie*s sur le *Cantique des Cantiques* qui sont saisissantes de profondeur spirituelle sans qu'il y ait pour autant de retour psychologique ou pathologique sur soi. Son thème principal, qui est d'aller toujours de commencement en commencement, ne pouvait qu'enthousiasmer la débutante que j'étais.

J'ajoute qu'en entrant dans l'Église catholique j'avais rencontré beaucoup de gens, laïcs ou prêtres, qui me répétaient que le Christ « humble » n'était pas venu pour « les gens intelligents ». Tant le Père Daniélou que Grégoire de Nysse me montraient qu'il n'est, certes, pas nécessaire d'être « intelligent » pour être chrétien, mais que ce n'était pas non plus un obstacle, que le travail intellectuel peut aussi conduire à l'humilité : je respirais.

De Grégoire j'ai aussi retenu un enseignement bien précieux pour qui se lance dans des études patristiques, à savoir que Dieu est essentiellement indicible et incompréhensible : quiconque est appelé, par métier ou par fonction, à parler de Dieu ne doit jamais

4. Eunome (mort vers 395), originaire de Cappadoce, évêque de Cyzique, n'admettait pas qu'un Fils engendré puisse être consubstantiel au Père. Il fut contredit par Basile de Césarée, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze.

oublier l'abîme qui sépare le discours humain de la réalité divine. Il faut avant tout se garder de mettre ses petites idées humaines à la place de la Parole de Dieu ; tel est le drame d'Eunome<sup>4</sup>, le danger de toute interprétation de la Bible, la révérence ou le respect que l'on doit à l'Incarnation. Ce respect on le doit aussi, à un degré moindre, à tout Père, à tout auteur, dont on cherche à être l'interprète.

La modération dans la pratique, vécue au sein d'une exigence de sainteté pourtant radicale, est aussi une des grandes leçons que m'a donnée Grégoire. Il faut toujours sortir de là où l'on est, sortir de ses idées étroites, de ses expériences spirituelles réelles mais chaque fois limitées, oublier ce qui est acquis pour tendre vers Dieu, présent mais jamais enfermé. Telle est l'exigence. Celle-ci ne conduit pourtant pas à un mysticisme échevelé, car la vertu se tient dans un juste milieu. Grégoire ne cherchait pas à rivaliser avec son frère Basile qu'il admirait tant et il avait horreur de ces ascètes qui méprisent les nécessités du corps et les limites de la nature humaine. Il propose ainsi un itinéraire vigoureux mais équilibré. Tel était aussi le Père Daniélou.

**L & V : Chez Grégoire de Nysse, et sans doute chez d'autres Pères de l'Église, vous voyez à l'œuvre une herméneutique biblique très vivante, presque de dialogue, du fait de leur proximité avec les auteurs du Nouveau Testament...**

5. Cf. Mariette CANÉVET, *Grégoire de Nysse et l'herméneutique biblique*, Études augustiniennes, 1983 ; on pourra aussi regarder l'article « La Bible et les Pères, jeunesse et impatience », *Nouvelle Revue Théologique*, n° 116, 1994, p. 48-60.

**M. C. :** Ce sont effectivement les Pères qui m'ont appris à lire la Bible, et Grégoire de Nysse en particulier, puisque j'ai consacré ma thèse de doctorat à l'étude de son interprétation de la Bible<sup>5</sup>. Ce qui frappe avant tout chez eux, c'est que la Bible n'est pas d'abord un texte (écrit) mais une voix qui parle « pour nous qui sommes à la fin des temps ».

D'une certaine façon aussi cette voix est unique : on ne peut donc pas se permettre d'isoler un passage comme s'il avait en soi un sens indépendant de l'ensemble de la révélation. Ce texte s'adresse à des auditeurs bien précis : il est donc conforme à l'intention du texte de ne pouvoir l'interpréter qu'à la lumière de la foi qu'il suppose. Les Pères ont une conception très englobante de l'inspiration des Écritures : elle suppose la présence de l'Esprit Saint non seulement chez les auteurs des divers livres, mais aussi

chez leurs lecteurs. Et l'Esprit Saint est donné à l'Église entière, non à un homme particulier, ce qui exige que l'on tienne compte de ce que nous appelons la « tradition ».

Grégoire, comme tous les Pères, possède une connaissance extraordinaire de l'ensemble de la Bible, ce qui fait qu'un verset en appelle une multitude d'autres et le moindre commentaire vous plonge dans tout un univers. Non seulement les Pères sont proches des auteurs du Nouveau Testament, mais ils partagent plus ou moins la même culture, en particulier leur univers symbolique. Leur façon de lire toute l'Écriture à la lumière du Christ est déjà présente chez saint Paul et se situe probablement dans la ligne de ce que le Christ enseignait aux disciples d'Emmaüs. Grégoire, au IV<sup>e</sup> siècle, se situe dans un contexte plus précis puisqu'il doit répondre à des « hérétiques » ariens, dont Eunome, qui pensent, de leur côté, être vraiment fidèles au message du Christ.

Il faut alors justifier le sens qu'on donne à un verset, non seulement sur le plan symbolique mais aussi sur celui de la logique des arguments et de la cohérence de la théologie. On goûte ainsi un équilibre délicat entre la lecture de la Bible dans la foi, dans la tradition, dans un univers symbolique et philosophique cohérent, et l'aube d'une exigence logique que prolongera la scolastique. Sans oublier non plus que les Pères grecs ont en partage avec les auteurs du Nouveau Testament une langue commune et qu'il est toujours utile de savoir comment eux comprenaient le texte.

Inversement le fait que je n'appartienne pas moi-même à l'univers culturel de ceux dont je partage la foi m'a permis de m'interroger sur le rapport entre la foi et son expression culturelle. Reconnaître dans l'Ancien Testament l'annonce du Christ est une donnée de foi ; mais se servir, pour la retracer, de la symbolique des nombres ou des noms est une méthode, rien de plus. C'est ce qui m'a conduit à me demander ce qu'une autre méthode, à savoir la nôtre actuellement, pouvait apporter de richesse nouvelle.

Cette méthode, comme toute méthode, comporte ses dangers : celui de considérer parfois le texte comme un objet indépendant de son but (« procurer la foi à celui qui l'écoute », dit Origène) et de s'éloigner de l'univers culturel dans lequel il a été écrit. Mais en exigeant de respecter le sens possible du texte au moment où

il a été écrit, l'exégèse moderne nous fait respecter les lenteurs de la révélation et ses étapes, chemin que nous sommes tous appelés à parcourir, chacun pour son compte.

**L & V: Vous vous êtes aussi intéressée de près à Philon d'Alexandrie, et ce qui est peut-être plus original, à sa spiritualité.**

**M. C. :** Quiconque s'intéresse aux Pères de l'Église ne peut pas ne pas s'intéresser à l'auteur auquel ils ont tant demandé : une langue et un vocabulaire qui leur permettent d'exprimer une foi biblique, une certaine tradition d'interprétation de la Bible, un dialogue fructueux avec les divers courants philosophiques de l'époque, etc. Philon se trouvant à la charnière et témoignant déjà d'une certaine spiritualisation de la foi juive fascine évidemment les premiers chrétiens, tout comme il fascine de nos jours les érudits qui se penchent sur les liens qui unissent nos deux religions.

On a beaucoup écrit sur Philon et la culture philosophique antique ou sur Philon et le judaïsme. Mais les écrits de Philon sont beaucoup plus inextricablement mêlés de culture antique que ne le sont les Pères eux-mêmes, et cette présence, presque cette gangue culturelle rend la lecture de ses œuvres difficiles surtout pour nos contemporains, souvent si éloignés de ce milieu. Or Philon est un grand spirituel et il m'a paru utile d'essayer de rendre plus clair et plus abordable son enseignement, tout en dégageant du même coup la continuité et la rupture qui se produit entre foi juive et foi chrétienne à l'aube du I<sup>er</sup> siècle.

Avec Philon, les Pères de l'Église partagent une même vision de l'homme, créé par Dieu et « orienté vers lui » comme dirait Augustin, mais sujet à des passions et des vices dont une certaine ascèse doit le libérer. Philon propose tout un itinéraire de « migration » loin de la voie « mixte », mais sans séparation de ce monde puisqu'il ne prône pas un idéal de vie monastique. On passe de l'exercice des vertus à un « état » vertueux vers lequel on tend, jusqu'à devenir tout entier l'homme qui appartient à Dieu comme son bien propre, en serviteur de « Dieu seul ».

C'est évidemment la notion de Dieu qui différencie l'univers du juif d'Alexandrie de l'univers des Pères. Ensemble ils enseignent, surtout Grégoire et Philon, la transcendance absolue de Dieu et son inaccessibilité. Mais bien que Philon semble avoir connu des extases et certainement une joie surnaturelle, il ne connaît pas la proximité de l'Incarnation qui fait toute la beauté des homélies de Grégoire sur le Cantique des Cantiques. Quant à savoir comment trouver son chemin d'homme uni à Dieu, Philon nous présente déjà bien des éléments de discernement qui seront repris par les Pères : l'idée que l'acte de discernement relève de la raison et de la foi indissolublement, ou des critères fondamentaux comme l'humilité et la joie<sup>6</sup>.

6. Cf. Mariette CANÉVET, *Philon d'Alexandrie, Maître spirituel*, Cerf, 2009.

**L & V : Les Pères sont des commentateurs de la Bible, mais avant tout ce sont des hommes avec leurs itinéraires spirituels. Celui d'Augustin a naturellement retenu votre attention.**

**M. C. :** À notre époque où l'Occident se déchristianise et où beaucoup de gens ne voient pas ce que le christianisme pourrait leur apporter de meilleur, l'itinéraire spirituel d'Augustin est digne d'attention<sup>7</sup>. J'ai étudié comment la personnalité humaine d'Augustin n'a pu vraiment prendre consistance et découvrir sa vraie identité qu'en rencontrant Dieu. Il a longtemps cherché le bonheur dans les succès, à l'école ou dans sa carrière de rhéteur. Bien que comblé de réussites humaines il est à chaque fois victime de ce qu'il appelle des « joies amères ».

7. Cf. en ce sens le dossier consacré à Augustin dans *Lumière & Vie* n° 280, octobre-décembre 2008, et plus récemment dans la revue *Lire*, novembre 2011, p. 30 à 47, s'achevant par un entretien avec Rémi Brague.

Faute de vrai fondement, il se dissout dans une quête indéfinie, à quoi correspond significativement un besoin incessant de partir ailleurs, là où il espère trouver mieux. Jusqu'au moment où il découvre Dieu et n'éprouve plus le besoin de chercher d'autres lieux ni d'autres bonheurs. Découvrant Dieu, il découvre que son instabilité, c'est lui-même, car il est ce qu'il ignorait être : un être divisé contre lui-même<sup>8</sup>. Cette errance loin de Dieu lui donne une manière très personnelle d'analyser le péché dans le mouvement qui détourne de Dieu plus que dans un acte déterminé, comme en témoigne l'analyse très originale du livre X des Confessions.

8. Cf. Mariette CANÉVET, « Les Confessions de saint Augustin, un voyage spirituel », RSPT 87, 2003, p. 549-556.



**L & V: Au-delà de leur herméneutique, les Pères vous intéressent pour leur sagesse spirituelle, leur discernement... C'est un thème que vous aimez retrouver chez des auteurs récents, comme Henry James.**

**M. C. :** On dit souvent que notre génération manque de points de repère. Or l'une des réflexions majeures du christianisme naissant porte justement sur la nécessité, les méthodes et les critères du discernement. Comment savoir où est le bon chemin ? Au début du christianisme, les choix sont plus radicaux : pour ou contre le Christ ; et le martyr sanctionne le choix, ou l'exil, ou le refuge dans les montagnes, etc. Mais peu à peu le christianisme s'installe dans la société et la question se pose de distinguer Dieu et Mammon.

Ainsi naît une spiritualité riche d'expérience psychologique, de connaissance de la nature humaine et d'exigence de vivre dans le monde humain sans pour autant se confondre avec lui. Les Pères apprennent ainsi à ne pas confondre l'humain, qu'il faut respecter car Dieu l'a voulu, et le péché que l'on nomme vite, à l'époque, Satan. L'homme est guetté par une série de tentations dont la liste donnera naissance à notre liste des sept péchés capitaux. Mais, plus profondément, on apprend à lire comment ces humeurs naissent en nous, parfois jusqu'à l'acte, où voir le mal, comment lutter contre lui, où est le bien et comment libérer cette aspiration au bien qui est la marque de notre ressemblance avec Dieu<sup>9</sup>.

9. Cf. Mariette CANÉVET, « Jalons pour une pratique du discernement spirituel : l'expérience de l'Église (III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles) », dans *Lumière & Vie* n° 252, 2001.

Or cette doctrine complexe relève non pas d'une série de règles morales à appliquer de l'extérieur, d'une sorte de code à suivre ou à analyser avec curiosité, mais d'une expérience à vivre. On ne peut évidemment pas montrer en public comment cela se vit en privé ; c'est pourquoi la trame d'un roman m'a permis de voir comment joueraient ces règles dans un cas concret. *La Coupe d'Or*<sup>10</sup> m'intéressait d'autant plus que les allusions chrétiennes sont présentes mais rares, ce qui annonce bien une mentalité actuelle où les références chrétiennes sont devenues souvent inconscientes.

10. Henry James (1843-1916) publie *La coupe d'or* en 1904. Mariette CANÉVET lui consacre une étude avec *La fêlure dans la coupe. Le processus de discernement dans « La coupe d'or » de Henry James*, Cerf, 2000.

Il s'agit dans le roman d'un ménage à trois où la femme ignore complètement la situation, jusqu'au jour où le bât blesse et où il faut tout scruter à frais nouveaux pour connaître le réel et, si

possible, le clarifier. On y voit aussi deux personnages qui ne savent pas discerner; mais le lecteur peut comprendre ce qui les en empêche: l'un parce qu'il est personnellement impliqué, l'autre parce que le destin d'autrui, pense-t-il, ne le regarde pas.

Le roman éclaire non seulement la pratique du discernement, mais les qualités indispensables pour pouvoir discerner. Il m'est arrivé de donner une session sur ce roman à des moniales qui ont pensé, de prime abord, que le drame d'un ménage à trois ne les concernait pas, puis ont découvert, peu à peu, que les enjeux dépassent toute situation humaine concrète et que les règles sont utiles à tous.

### **L & V: Quand on enseigne le discernement spirituel, ne devient-on pas par là-même accompagnateur?**

**M. C.:** Les Pères de l'Église ne sont pas les seuls à avoir enseigné le discernement, mais aussi les Jésuites auxquels je suis particulièrement redevable et dont on sait qu'ils sont attachés à en perpétuer la tradition. L'enseignement en tant que tel ne met pas nécessairement en jeu le discernement « spirituel »: reconnaître ou non qu'un homme est apte à des études spécialisées, à telle matière plutôt qu'à telle autre, quelles sont ses lacunes et ses failles (intellectuelles) relève du jugement de la raison et donc d'un discernement humain. Savoir si tel exercice intellectuel est bénéfique ou pervers relève de critères qui ne sont pas nécessairement non plus religieux, encore moins nécessairement chrétiens.

En revanche l'enseignement permet d'acquérir une riche expérience humaine qui nourrit le discernement spirituel: l'exigence de ne jamais écouter un étudiant plutôt qu'un autre (l'impartialité), de bien séparer l'intérêt que l'on porte à quelqu'un d'un mouvement de sympathie personnelle, la nécessité d'écouter et d'entendre ce que dit l'autre, l'habitude de repérer ses difficultés à lui pour lui proposer des solutions, le détachement enfin, car les relations « étudiant-enseignant », en général, ne dureront pas toute la vie.

Mais l'enseignement dans une Faculté de théologie est plus complexe, car on partage la même foi et les étudiants cherchent

à acquérir des connaissances, certes, intellectuelles, mais aussi vitales tant sur le plan de la vie d'une Église à laquelle, le plus souvent, ils appartiennent, que sur celui de leur vie personnelle. On ne peut guère éviter de côtoyer le discernement spirituel. Mais en ce domaine il faut séparer l'enseignement public d'un cours, ou les contacts personnels qui peuvent se nouer çà et là. Les rapports changent alors de nature.

J'ai effectivement animé des sessions auprès de nombreuses communautés religieuses. Il n'échappe à personne qu'elles sont toutes en grande difficulté et l'aspect le plus visible en est la diminution des entrées aux noviciats et le vieillissement des communautés, ce qui correspond aussi à l'évolution des chrétientés en Occident. Pendant assez longtemps les règles de la vie monastique se sont transmises sans discussion, au nom de la « tradition » de l'ordre, sans qu'on se pose réellement la question du pourquoi de la pratique.

Or l'évolution brutale que connaissent nos sociétés remet tout en question et nous oblige à trouver une raison à nos agissements : obéir pourquoi, jeûner pourquoi, vivre à part pourquoi, etc. Ces questions, sous des formes différentes, se retrouvent aussi bien chez tous les baptisés en général, que dans les milieux monastiques. Les questions sont d'autant plus aiguës que l'on ne sait pas vers quel modèle ou quel idéal tendre et le discernement spirituel est d'autant plus vital qu'on avance à tâtons.

L'enjeu est de comprendre comment les grandes règles monastiques dont je pense qu'elles n'ont rien perdu de leur valeur, peuvent orienter un homme du XXI<sup>e</sup> siècle vers Dieu. Les rapports humains ont changé : on n'obéit plus de la même façon, le rapport à la pauvreté n'est plus le même, la mendicité n'a plus la même résonance sociale, etc. Un monastère n'est pas un îlot paradisiaque et il faut d'abord, essentiellement, me semble-t-il, comprendre ce qui se passe dans la société : c'est exactement une lecture d'ordre prophétique.

Les Pères ont évidemment encore quelque chose à dire puisqu'ils nous rappellent quelles sont les vraies questions des origines et à quoi nous devons répondre, même si une réponse n'a de validité matérielle que pour la société à laquelle elle est donnée.

**L & V: Vous vous êtes penchée sur la question de l'obéissance religieuse chez les Pères : est-ce un domaine que l'individualisme et l'autonomie moderne rendent caduque ou incompréhensible ?**

**M. C. :** Beaucoup de facteurs viennent ternir, à l'heure actuelle, la notion d'obéissance : l'individualisme et l'autonomie, bien sûr, mais aussi une défiance profonde envers l'autorité, que nous ont apprise des régimes politiques pervers et des guerres destructrices. De plus, une certaine routine de la tradition a fait que l'on demandait d'obéir sans discuter, oubliant une fois de plus pourquoi l'obéissance est un chemin et vers quoi il veut conduire<sup>11</sup>. De plus, je crois qu'au cours de son histoire le christianisme mûrit et se développe : vingt siècles de christianisme font que le chrétien actuel n'est plus exactement un novice. Il est un peu à l'âge bien connu où l'enfant demande à tous bouts de champ : « pourquoi ? »

11. Cf. Mariette CANÉVET, « Comment une règle monastique peut-elle intégrer l'exception ? », *Théophilyon*, t. XVI-1, 2011.

Les Pères fondateurs de la vie monastique mettent un fort accent sur la nécessité de l'obéissance mais expliquent que le novice, au départ, a un jugement gauchi par tout ce qui, en nous, et dans la société, éloigne de Dieu. Pour rectifier le jugement et le purifier de ses erreurs, il faut a priori renoncer à son jugement propre et faire confiance à l'aîné dont le jugement personnel et la vie ont été purifiés.

On oublie de dire que la grande majorité des textes patristiques – et certains le disent expressément – concernent la formation du débutant, et que l'obéissance a pour but l'humilité, laquelle n'a rien d'incompatible avec le discernement. On a aussi pris à la lettre des anecdotes symboliques comme celle du moine qui arrose un bout de bois sec, si bien que celui-ci se couvre de feuilles et de fleurs. C'était une figure du fruit de l'obéissance, non une invitation à la bêtise.

On oublie encore que le but de cette formation était de faire du novice un moine accompli et un futur « ancien », c'est-à-dire un être tout entier donné à Dieu dans une parfaite liberté et non une parfaite servitude. C'est avec une liberté étonnante, par exemple, qu'on voit, chez Cassien, le jeune moine recevoir le conseil de quitter le monastère dans lequel il a pourtant fait vœu

de demeurer, à partir du moment où il comprend que le meilleur chemin spirituel l'appelle ailleurs.

Le renouveau, pour nous, aujourd'hui, serait peut-être de mieux mettre en lumière le fait que les chemins ne sont que des chemins, mais que le but est radical : rencontrer le Christ, ce qui ne dispense pas d'être honnête à l'égard du chemin et d'accepter que ce chemin soit éclairé par le jugement de l'Église, au-delà de nos propres élucubrations.

**L & V : La Patristique est aussi une passerelle œcuménique, compte tenu de l'intérêt qu'elle suscite chez les orthodoxes, avec des différences d'interprétation et de réception...**

**M. C. :** Au cours d'un congrès patristique tenu à Oxford dans les années qui suivirent le Concile, nous étions environ sept cents personnes, de confessions les plus diverses, en train d'écouter une conférence que l'on interrompit pour nous annoncer l'élection du primat de l'Église anglicane, Mgr Ramsey. Je me souviens que nous nous sommes tous levés pour applaudir avec une vraie joie. C'est une expérience œcuménique qu'on n'oublie pas.

La Patristique a le mérite de nous ramener à des textes et à des hommes qui sont pour nous tous un fondement. Nous nous reconnaissons tous dans la valeur que nous accordons à ces textes, et pourtant nos interprétations diffèrent. Non seulement ces divergences nous interrogent sur les raisons qu'ont les autres de s'en tenir à tel ou tel sens, mais cela remet en question nos propres interprétations. Et comme nous sommes formés aux exigences scientifiques, l'interrogation est radicale.

On découvre alors deux choses : l'étonnement émerveillé de constater qu'après tant de siècles de séparation on ait le même attachement pour ces textes, et, pour l'essentiel, la même compréhension de leur message ; mais aussi combien le contexte historique, les différences de mentalité et de langue, ont pu faire diverger nos lectures. La Patristique est, à mes yeux, un lieu privilégié de réflexion, de remise en cause, mais aussi de joie à retrouver un chemin commun à partir de nos fondements sûrs.

Je parle ici de notre dialogue avec les orthodoxes dont je me suis préoccupée alors que je ne suis pas particulièrement compétente dans le dialogue avec les Églises protestantes. Les orthodoxes sont beaucoup moins sensibles que nous à l'évolution historique ; ils ont donc une conception de la tradition qui nous paraît parfois figée. En revanche les catholiques sont liés à des pays qui, historiquement, ont été des conquérants : l'évolution ne leur fait pas peur mais les orthodoxes ont le sentiment d'un certain irrespect ou oubli de Dieu au profit d'une vision purement humaine et terrestre.

Chacun doit donc discerner en l'autre et en soi, à propos de références communes, où sont les fidélités, où sont les errances. Lorsque que j'ai fondé le groupe de réflexion catholique-orthodoxe, nous avons décidé avec humour de discuter d'abord de sermons anglicans de Newman<sup>12</sup>, chacun de nous pouvant critiquer librement des opinions « anglicanes » sans risquer de heurter l'autre. La conversion de Newman s'appuyant justement sur la lecture des Pères nous entraînait ensuite dans des discussions plus précises. Ce groupe existe toujours et ses membres sont arrivés à une grande confiance fraternelle réciproque et une grande liberté qui rendent ses discussions étonnamment fructueuses.

12. Mariette CANÉVET a traduit une partie des sermons paroissiaux de Newman ; cf. *Sermons paroissiaux*, 7, *Le renoncement chrétien*, Cerf, 2007.

→ *Ignace d'Antioche dévoré par les bêtes sauvages*, fresque d'une église d'Afrique du nord.

**Mariette CANÉVET**